

Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte

Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris

(Institut historique allemand)

Band 30/3 (2003)

DOI: 10.11588/fr.2003.3.63845

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

baron zu Guttenberg, elle doit se combiner à une solidarité avec la France dans la construction européenne. Cette distinction de deux courants, marquée en 1966, s'estompe ensuite. Les »gaullistes« sont déçus du second refus du général à l'admission de la Grande-Bretagne, puis, après l'intervention soviétique en Tchécoslovaquie, ils trouvent trop molle la réaction de Paris. Ils attendent alors le départ de de Gaulle affaibli par mai 68. Les »atlantistes« pour leur part s'inquiètent des pourparlers Est-Ouest sur le traité de non-prolifération. Car ils craignent de voir ainsi pérenniser le statut de puissance de deuxième ordre, auquel Adenauer a dû consentir en 1955. Le chancelier atermoie quelque temps et en avril 1969, sous la forte pression de la CSU bavaroise, il décide d'ajourner la ratification demandée (elle interviendra en 1974 avec une autre majorité).

Dans la compétition des partis, la Grande Coalition constitue certes une trêve temporaire. Il n'est déjà pas aisé de délimiter les compétences, selon un bon mot de couloir, »entre un ministre des Affaires étrangères qui aimerait être aussi chancelier, et un chancelier qui aimerait être aussi ministre des Affaires étrangères«. Sur le programme, une déclaration gouvernementale a enregistré le contenu de l'accord et un cénacle restreint, le *Kressbonner Kreis*, maintient l'entente pendant trois ans par des compromis. Mais, pour les problèmes extérieurs comme pour les problèmes intérieurs, les divergences sont sensibles entre les partenaires.

Le SPD est globalement plus atlantiste et plus réservé envers la France gaulliste. En même temps, il est prêt à pousser plus loin le dialogue avec Berlin-Est, sans toutefois jamais sacrifier l'objectif ultime de la réunification allemande. Mais Kiesinger accepte quelques »petits pas« en ce sens: en mai 1967, malgré les durs, il répond à une lettre de Willy Stoph, chef du gouvernement de la RDA. L'esquisse d'une *Ostpolitik*, visant à stabiliser les relations avec le bloc communiste, est menée conjointement par les deux partis. Son aboutissement après 1969, sur la formule de la renonciation au recours à la force, a été préparé, non sans débats, par la Grande Coalition.

Pierre BARRAL, Montpellier

Helmut SCHMIDT, *Weggefährten. Erinnerungen und Reflexionen*, Berlin (Siedler) 1996, 575 p.

La particularité de ce livre de l'ancien Chancelier fédéral est l'angle adopté qui détermine la présentation de ce qui est au fond, comme l'indique le sous-titre, un ouvrage de mémoires. Les »compagnons de route«, qui sont présentés comme ayant fait un morceau de chemin avec Helmut Schmidt et dont il est question tout au long de ce livre, sont extrêmement nombreux et viennent d'horizons très variés. Ce sont ces différents horizons, espaces ou domaines de rencontre qui rythment l'ouvrage, découpé en seize parties elles-mêmes composées d'une demi-douzaine de petits chapitres. La succession de ces petites pièces, comme autant de nouvelles, rend la lecture aisée, facilement morcelable, et donne l'impression d'un puzzle révélant progressivement un tableau fait de touches impressionnistes.

Et pourtant, on ne trouve pas vraiment, dans ce livre, de portraits détaillés des nombreuses personnes qui ont compté dans la vie de Schmidt. Car si la description des personnalités évoquées est l'un des ressorts de ce livre, ce sont bien plutôt des portraits de la relation de Schmidt avec ces individualités d'exception que brosse l'ancien Chancelier. Dès le premier chapitre consacré à l'actrice de théâtre juive allemande Ida Ehre, il est évident que les évocations successives vont être autant d'occasions de parler de soi, de se révéler après un travail d'introspection, mais tout en contournant l'obstacle de l'impudeur propre à l'autobiographie que l'auteur qualifie »d'exhibitionnisme« (p. 18).

Pour les historiens et le public intéressé par la vie politique allemande et internationale, l'intérêt principal de l'ouvrage est sans aucun doute sa partie centrale consacrée aux amitiés en politique ainsi qu'aux collaborateurs et adversaires en politique intérieure. Les tableaux

dépeignant la relation de Schmidt avec ses nombreux et différents amis étrangers sont l'occasion de raconter, sur un ton simple et avec de nombreuses anecdotes, l'évolution des grands dossiers de la politique qu'a menée le Chancelier dans sa dimension internationale. L'ami français Valéry Giscard d'Estaing y occupe une place de choix, avec l'un des chapitres les plus longs, et Helmut Schmidt insiste à plusieurs reprises sur le caractère exceptionnel de cette relation de confiance reposant sur une grande communauté de vues. Si Schmidt a déjà longuement décrit cette relation par ailleurs (notamment in »Die Deutschen und ihre Nachbarn«, Siedler, Berlin 1990), il est cette fois-ci frappant de le voir expressément regretter que les deux hommes aient »commis l'erreur« de ne pas expliquer suffisamment, en public, la portée stratégique de la coopération bilatérale franco-allemande: »Giscard et moi avons tous deux négligé d'expliquer avec des mots suffisamment clairs que nous poursuivions des deux côtés des intérêts nationaux d'une importance capitale. Même aujourd'hui (...) il y a, tant en France qu'en Allemagne, beaucoup de membres de la classe dirigeante qui ne sont pas suffisamment conscients de l'intérêt stratégique national résidant dans le progrès de l'intégration européenne« (p. 262). Giscard d'Estaing réapparaît à plusieurs reprises dans le livre, notamment dans ces cercles d'amis étroits, anciens dirigeants de leur pays respectif, qui se retrouvent régulièrement depuis, comme le carré Schmidt – Giscard – Callaghan – Ford, ou l'autre carré Schmidt – Giscard – Shultz – Fukuda. Il est alors quelque peu étonnant, au milieu des prénoms et autres diminutifs tels Jim et Jerry, d'assister à la reconstruction du processus de décision qui mena, par exemple, à la double décision de l'OTAN élaborée lors du sommet de la Guadeloupe les 5 et 6 janvier 1979. Les différents chapitres consacrés aux dirigeants étrangers permettent, ensemble, de reconstruire, par petites touches éparpillées et à rassembler, l'élaboration de nombreuses décisions communautaires ou de comprendre les soutiens réciproques apportés lors des crises, comme par exemple dans la vague d'attentats terroristes de la *Rote-Armee-Fraktion* au milieu des années soixante-dix. Enfin, l'auteur est parfois très disert sur ses attachements et admirations; c'est le cas notamment dans l'évocation de Henry Kissinger, en particulier lorsque ce dernier observa avec méfiance l'*Ostpolitik* du gouvernement Brandt (p. 283–287).

L'attachement de Schmidt à la social-démocratie, tel qu'il est esquissé dans plusieurs chapitres, est intéressant en ce qu'il témoigne à la fois d'un réel ancrage et d'une spécificité dans l'assimilation de l'héritage. Schmidt décrit la fascination qu'exerça sur lui Kurt Schumacher, l'enthousiasme que provoqua Ernst Reuter, les difficultés que lui causa Karl Schiller, ainsi que les différents modèles qu'il trouva notamment en Carlo Schmid et Gustav Heinemann. Enfin, la relation particulière à Willy Brandt est présentée dans ses aléas et par les points de désaccord – comme le *Radikalenerlaß* – et qui culminèrent au début des années quatre-vingt sur la question des euromissiles (p. 448).

Une place importante est accordée aux différents milieux économiques, considérés comme décisifs par Helmut Schmidt dans sa perception de la réalité et l'exercice du pouvoir. Ainsi à côté des hommes de finance américains tels Paul Volcker et Arthur Burns, on trouve des banquiers allemands tels Wilfried Guth et Hermann Josef Abs de la *Deutsche Bank*, ainsi que le Président de la *Bundesbank* Karl Klasen que Schmidt qualifie de »grand homme d'État« (p. 177). L'évocation des amitiés avec plusieurs chefs d'entreprise (notamment Hanns Martin Schleyer et Berthold Beitz) est l'occasion de parler de différents aspects de la vie économique et surtout d'exprimer un grand respect pour l'action d'hommes qui ont, selon Schmidt, contribué à l'éloigner du socialisme dirigiste de ses premières années (p. 196). Tandis que la description de ses contacts avec les syndicalistes justifie son éloge de la loi sur la cogestion (*Mitbestimmung*) qu'il »arracha« au FDP en 1976, il la relie à un éloge du compromis en politique, l'un des fondements des relations entre partenaires sociaux. De cet ensemble de portraits des milieux économiques ressort sa conviction profonde du primat de l'économique sur le politique, y compris, comme Marx l'a formulé dans une phrase célèbre, dans la conscience qu'ont les hommes de leur propre existence (p. 181). C'est au détour de tels développements

que Schmidt écorche dans le même mouvement son successeur à la Chancellerie Helmut Kohl et le Président américain des années quatre-vingt Ronald Reagan: c'est, selon lui, en raison de leur même incompréhension pour les phénomènes économiques que tous deux auraient trompé la population dont ils avaient la charge du destin, Reagan en suivant une politique d'endettement sans précédent, Kohl en promettant de transformer rapidement les *Länder* de RDA en »paysages verdoyants« (p. 182).

Il faut encore relever dans la partie consacrée aux journalistes – qui n'ont souvent pas épargné le Chancelier – l'hommage appuyé à Marion Dönhoff qui, selon Schmidt, fit preuve, depuis ses premiers textes de l'après-guerre des qualités essentielles que sont »la clairvoyance, le cœur et le courage« (p. 240). Entre l'évocation des Paul Sethe et Gerd Bucerius appréciés, et d'Axel Springer fort critiqué, Schmidt en profite pour décrire son travail à l'hebdomadaire »Die Zeit« auquel il est très intimement associé depuis qu'il a quitté la politique.

Enfin, on est frappé, à la lecture de ce livre, par la très grande application avec laquelle Helmut Schmidt évoque longuement ses contacts avec les artistes et les intellectuels, son goût pour l'expressionnisme allemand qui l'a empêché de devenir nazi, ses hésitations lors de la décoration de la Chancellerie à Bonn avec des sculptures de Moore, ses rapports difficiles avec Heinrich Böll, son rapport personnel à la philosophie, son intérêt pour les liens entre politique et éthique, sa curiosité pour Karl Popper ou encore sa défense de Herbert von Karajan. Il relate qu'il a occupé un dimanche entier en octobre 1977 à bavarder avec Frisch et Böll, Lenz et Unseld, le jour-même où se déroulait, à Mogadiscio, l'opération de libération d'un avion détourné par des Palestiniens en vue d'obtenir la libération de Baader et Meinhof de la prison de Stammheim. Comme dans cet exemple, on ne peut être que frappé par l'impression qu'il fait naître que, alors même qu'il était ministre et Chancelier, il aurait disposé d'un nombre innombrable d'heures pour lire et se cultiver. Il concède cependant que ses collaborateurs lui fournissaient souvent des résumés (p. 131).

Cette application à démontrer la très grande variété de ses intérêts semble révéler l'une des intentions de ce livre: celle de construire, ou de rétablir, une image d'homme politique engagé dans son siècle, vivant humainement amitiés et déceptions, ouvert à toutes les formes d'art et avide de réflexion intellectuelle. C'est contre l'image du *Macher*, surtout pragmatique, sans idéal et probablement insensible, que Schmidt travaille avec cette évocation des rencontres de sa vie. Il ne manque d'ailleurs pas de donner une preuve de la célèbre vigueur de son verbe en qualifiant d'intellectuels amateurs ou de bas étage (»*Möchtegernintellektuelle oder Halbintellektuelle*«) ceux qui lancèrent contre lui le mot de *Macher* et lui reprochèrent de ne pas avoir de vision (p. 102).

Avec ce style particulier des mémoires fondés sur l'anecdote, c'est un livre de souvenirs où une large place est accordée à la personnalisation des relations politiques ainsi qu'à l'émotion dans les relations humaines. Un livre où l'auteur ne manque pas de s'interroger sur la pertinence des termes »ami« et »amitié« dans cette galerie de portraits touchant un demi-siècle de politique ouest-allemande.

Hélène MIARD-DELACROIX, Paris

Les relations franco-allemandes depuis 1963. Documents rassemblés et présentés par Pierre JARDIN et Adolf KIMMEL, Paris (La documentation Française) 2001, 539 S. (retour aux textes).

Das deutsch-französische Freundschaftsabkommen vom 22. Januar 1963, so wetterte Gilbert Ziebura 1970 in seiner Studie über »Die deutsch-französischen Beziehungen«, sei nicht nur »ein totgeborenes Kind«, sondern auch ein »überflüssiger Vertrag« – ein bemerkenswertes wissenschaftliches Fehlurteil. Fast vierzig Jahre nach der Unterzeichnung des Elysée-Abkommens ist klar, daß auf seiner Basis ein Netz von Kontakten entstanden ist, das in seiner Spannweite und Intensität unter souveränen Staaten einmalig sein dürfte.